

Résumé

Le langage occupe une place prépondérante dans l'espace de la philosophie, entendu que la compréhension du monde en dépend. Il est articulé, en sa racine, à la pensée dont il devient l'expression élaborée. Dès le départ, l'homme n'est que pure virtualité dont l'être réside dans la possibilité qu'il a d'acquérir le langage comme processus de mise en rapport avec autrui. Nous ne sommes, nous-mêmes, que parce que nous avons rencontré autrui avec qui nous pensons et contre qui nous affirmons. Le langage se constitue ainsi en objet privilégié de réflexion pour le philosophe qui cherche à comprendre la vérité du monde comme sa propre vérité. À cette occasion, nous allons explorer les nouveaux champs de langage ouverts par la civilisation du numérique.

Mots clés : Autrui, Civilisation numérique, Langage, Nouveaux champs, Philosophie, Réflexion, Vérité

THE METAMORPHOSIS OF LANGUAGE IN THE DIGITAL AGE

Abstract

Language occupies a prominent place in the space of philosophy, given that the understanding of the world depends on it. It is articulated, at its root, to the thought of which it becomes the elaborate expression. From the outset, man is nothing but pure virtuality whose being resides in the possibility he has of acquiring language as a process of relating to others. We are ourselves only because we have encountered others with whom we think and against whom we affirm ourselves. Language thus constitutes itself as a privileged object of reflection for the philosopher who seeks to understand the truth of the world as his own truth. On this occasion, we will explore the new fields of language opened up by the digital civilization.

Keywords: Others, Digital civilization, Language, New fields, Philosophy, Reflection, Truth

Introduction

À la base de cette réflexion se raconte l'idée que le langage couvre tous les champs de la vie sociale, politique, économique, scientifique, etc. Tout, dans l'activité des hommes, ramène au langage : les rapports de l'homme au monde, les rapports des hommes entre eux dans la société, les rapports de l'homme avec lui-même dans la vie solitaire. L'humanité a, comme plébiscité le langage, et P. Breton (2007, p. 5.) le dit avec élégance :

La parole ponctue notre vie quotidienne. Elle nous accompagne presque à chaque instant, et même le silence, devenu si rare dans les sociétés modernes, prend son sens par rapport à elle. La parole est ce qui nous lie aux autres, que nous nous adressons à eux directement ou par le biais d'outils de communication divers.

Il est alors de toute nécessité de chercher à la comprendre dans son être et de l'évaluer dans ses évolutions. Autant il est discours contenu dans les sociétés traditionnelles ou secrètes, autant il est exhibitionnisme avec la civilisation du numérique où tout se dit partout et à tous sans restriction. La communication numérique est porteuse d'un changement plus profond, relatif au langage. Le langage est, en effet, constamment sous l'influence de nouveaux modes de communication numérique. Il nous faut alors affronter un certain nombre de questions dont celle de la compréhension que le philosophe en a, lui à qui il sert d'instrument de travail. Ainsi dans un contexte de civilisation numérique, cet attachement à l'outil internet pourrait impacter notre langage. C'est pourquoi, il urge de lire avec A. K. Mohammed (2019, p. 4.) que :

La langue, comme tout objet dans ce monde, est susceptible à diverses mutations. Le changement, visible ou invisible, que tout élément subit dans la nature peut être dû à un développement naturel, ou bien à des raisons extérieures inattendues. Par exemple, la taille, la forme, la couleur et l'odeur d'un arbre changent naturellement d'une année à l'autre ; alors qu'un incendie, effet accidentel, peut nuire aussi à la forme de l'arbre. La langue est exposée également à une mutation naturelle et continue, et à une mutation due en général à des raisons externes.

Dès lors, une question fondamentale se pose : comment la civilisation du numérique révolutionne notre manière de penser ? La réponse à cette question suppose d'autres interrogations secondaires : Si tant est que « c'est dans les mots que nous pensons » (Hegel 2012, p. 37), en quoi le langage est-il la marque distinctive de l'homme ? Comment le langage structure-t-il la vie en société ? À l'ère des réseaux sociaux, l'homme peut-il se dispenser de la nécessaire adaptation au langage numérique ? Cette problématique est pour nous une piste scientifique, selon la formule de T. Adorno (1980, p. 11), pour « pénétrer au sein du contenu immanent de la chose » même du langage, pour se placer en son dedans afin de mieux l'explorer.

Une telle étude vise un objectif scientifique précis : mieux appréhender l'importance du langage dans la société comme élément structurant de la vie humaine. Cet objectif principal implique, d'abord, de faire une immersion au-dedans du concept de langage pour procéder à sa mise en lumière, ensuite, montrer comment le langage structure la vie des hommes en société, et enfin, comprendre la nécessité d'une adaptation à l'évolution du langage devenu numérique. Pour atteindre ces objectifs, la méthode analytique, sur fond critique, sera mobilisée.

1. Le langage comme marque distinctive de l'homme

Les analyses philosophiques, jusqu'au XVIII^{ème} siècle, ne font presque pas du langage un objet d'étude autonome. Ce n'est pas exagéré d'affirmer que c'est seulement au XX^{ème} siècle que le langage a réellement été au centre des réflexions philosophiques. Le langage est capable de dire aussi bien ce qui existe que ce qui n'existe pas. C'est dire donc que la puissance du langage n'est pas limitée par la réalité. Nous pouvons dire également ce que nous ne pensons pas. Autrement dit, le langage permet de dire le vrai tout autant que le faux, d'être sincère ou de mentir. On pourrait comprendre à partir de ces constats, l'approche de B. Fracchiolla (2006, p. 2.) quand elle revient sur la question relative à l'origine des langues qui semble

intéresser les chercheurs. Elle porte un intérêt particulier à cette préoccupation au point où l'on peut lire en filigrane ce qui suit :

La question des origines de la parole – et du langage – fascine depuis toujours. Les sciences du langage abordent le sujet de manière récurrente, au fil de la construction des savoirs qui semblent pouvoir contribuer à son éclaircissement. Diverses approches se sont ainsi développées, exploitant les découvertes faites dans d'autres champs disciplinaires dont la biologie, la paléontologie, etc. (...). Ces différentes recherches, pour certaines expérimentales, d'autres plus théoriques, donnent chacune une lecture particulière de l'émergence de la parole humaine comme langage.

Ceci pour dire que cette question a été au centre de plusieurs études depuis des décennies dans le simple souci de comprendre son sens véritable dans les rapports entre les humains qui sont les premiers animateurs de notre cité de par l'usage qu'ils en font.

La question de l'origine du langage fait l'objet de thèse mythique, mais également de discussions philosophiques et rationnelles. Chez les Grecs qui ne font pas usage du mythe à ce niveau, cette question opposait deux camps : ceux qui croyaient à une origine naturelle et ceux qui défendaient la thèse d'une origine conventionnelle. Pour les premiers, les mots sont un produit direct des choses. Selon Platon (2011, 434b), « il y a pour chaque chose un nom qui lui est naturellement approprié et qui n'est pas un nom que certains hommes lui ont attribué par convention ». Les mots représentent la nature des choses qu'ils désignent à la manière des images peintes. Pour les tenants de cette doctrine, le langage est naturel, c'est-à-dire que, à moins d'être déformé par l'artifice et la convention, il exprime naturellement, et dans quelque groupe social que ce soit, la nature même des choses.

Pour les seconds, chaque individu a le pouvoir de nommer arbitrairement chaque chose à sa guise (Hermogène), ou encore, les noms ont été donnés aux choses par le législateur ou sur son conseil. Pour lui (2011, 452c), « le nom est un son vocal, possédant une signification conventionnelle, sans référence au temps, et dont aucune partie ne présente de signification quand elle est prise séparément ». Il fait remonter la naissance de la pensée humaine aux origines du langage, et par opposition, à celles de l'écriture. Ainsi, le langage est le produit artificiel d'une pure convention à l'intérieur du groupe social.

À la vérité, on voit que ces différentes thèses concernent moins l'origine du langage, au sens chronologique et biologique du terme, que sa nature. Quoiqu'il en soit, et contrairement aux philosophes, les linguistes du XIX^{ème} siècle vont considérer que la question de l'origine du langage n'est pas un problème scientifique, car si les linguistes s'intéressent à l'histoire des langues, la question de l'origine se réduit à expliquer l'état actuel d'une langue par un état linguistique antérieur. Mais, la question de l'origine radicale du langage en général déborde le domaine des faits.

On peut même ajouter que cette question n'est pas non plus, au fond, d'un grand intérêt philosophique, car on ne saurait imaginer une société sans langage. L'homme est d'emblée animal social et animal parlant de sorte que le problème de l'origine du langage ne peut être un problème isolé, l'on tient absolument à le poser, avec le problème de l'origine de l'homme. En un mot, la question qu'est-ce que le langage, se confond avec la question qu'est-ce que l'homme ?

Le langage humain apparaît comme une grande énigme, un mystère, comme par exemple le fait que l'homme parle, qu'il soit, semble-t-il, le seul capable de le faire, qu'il y ait des langues aussi différentes que multiples. Face à ce mystère, seuls quelques mythes proposent une explication. Ainsi, dans l'Ancien Testament, au chapitre 2 de la Genèse 11, on distingue deux moments : d'une part, le premier homme, Adam est celui qui donne un nom aux animaux et aux choses, d'où la première langue et le privilège de l'humanité ; d'autre part, Dieu, en mettant fin à la construction de la Tour de Babel, engendre la première diversité des langues. Les mythes, comme on le voit, font déjà du langage, quelque chose de proprement humain. Ni les animaux, ni les machines n'en sont capables, à en croire Descartes. En un mot, seul l'être humain est capable d'accéder au langage.

Le langage est un moyen particulier, dit-on, dont les hommes disposent pour manifester leurs pensées et communiquer entre eux. Il est indispensable à la survie comme le démontrait J.-J. Rousseau (2013, p. 12) qui, parlant des hommes dans *Essai sur l'origine des langues*, écrit que « ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, l'injustice, qui leur ont arraché les premières voix ». Autrement dit, ce n'est point le besoin de survivre qui rapproche les hommes, mais l'exigence d'expression des sentiments qui a conduit l'homme à s'extérioriser par la voie des sons. C'est donc la fonction émotive qui suscite le langage pour délivrer une information issue des sentiments.

Il est ainsi évident que sans contact humain, l'homme ne parlerait pas et perdrait, par conséquent, son humanité, sa dignité d'homme comme l'atteste le cas malheureux de Robinson Crusoé, gouverneur de l'île déserte nommée *Speranza* (Espérance), qui permet de prendre acte de l'extrême importance du langage comme outil de réalisation de soi. M. Tournier (1967, p. 78) disait avec tristesse ceci de bien affligeant : « Je sais ce que je risquais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette extrême déchéance ». On ne pense jamais seul, et si l'on vivait seul, l'on ne penserait peut-être pas du tout. Dans quelle langue penserait-on d'ailleurs ? On sait déjà, depuis Platon (2011, 189e-190a) que « la pensée est le dialogue sans voix de l'âme en elle-même et avec elle-même ». La pensée n'est donc autre chose qu'un langage intérieur s'exerçant avec des mots, bien que ceux-ci ne soient pas proférés à haute voix.

Descartes, inscrivant ses pensées dans une tradition philosophique dominante et animalophobe qui remonte à Platon, est le philosophe qui a le plus contribué à façonner notre vision de l'animal avec sa thèse que les hommes les plus hébétés peuvent parler, sauf déficit grave, mais ni les animaux, ni les machines n'en sont capables. À en croire R. Descartes (1646, p. 75) :

Jamais (les machines) ne pourraient user de paroles, ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, et même qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organe (...); mais non pas qu'elle les arrange diversement, pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent le faire.

Ce discours cartésien est l'indice que l'homme ignore le langage des autres vivants et bâtit sa supposée suprématie sur cette ignorance qu'il se convainc d'être

un savoir véritable. Pour Descartes, le langage est la marque distinctive de l'homme. À y voir de près, l'on doit concevoir le langage comme un élément proprement humain dans la mesure où il se présente comme étant la seule expression certaine et indubitablement requise pour la mise en exergue de la pensée de tout l'homme. Autrement exprimé, il apparaît comme le signe indéniable pour prouver la présence d'une pensée, et même l'existence de la raison dans l'humain. Étant donné qu'il est le moyen le plus adéquat ou du moins le canal le plus sûr pour l'expression de la raison, il faut noter que le langage est purement et proprement humain.

En guise de reconnaissance de l'appropriation naturelle du langage ordonné par Dieu lui-même à l'homme, il importe de poursuivre en insistant sur cet exemple proposé par B. Fracchiolla :

Dès le premier âge, c'est par les pleurs et les cris que le petit enfant exprime sa faim, sa soif et sa colère, etc. à quoi les adultes répondent par des paroles. L'enfant apprend alors à parler par imprégnation, c'est-à-dire par le simple fait d'entendre parler autour de lui, et parce que cette parole entendue est inévitablement associée à des messages émotionnels et affectifs de premier ordre. Ainsi, le langage parlé appartient pleinement au programme naturel de développement humain comme l'un des éléments naturels vitaux, nécessaire à sa survie. (B. Fracchiolla, 2006, p. 13.)

À partir de cette approche qui dégage le sens réel du langage dans les rapports interhumains depuis la naissance jusqu'à la séparation de l'un d'avec l'autre, il convient de retenir que, seul le langage, surtout parlé, caractérise l'homme. Il est un facteur de vivre-ensemble. Mieux, il rend possible la vie humaine.

2. Le langage : moyen d'action structurant de la vie humaine

Dans tous les domaines où s'exerce la raison de l'homme, le langage a fait la preuve de ses possibilités. C'est à travers lui que se structure la perception du monde.

La maîtrise du langage annonce la hiérarchie sociale ou professionnelle : « Avec ce pouvoir, tu feras ton esclave du médecin, (...). Quant au fameux financier, on reconnaîtra que ce n'est pas pour lui qu'il amasse de l'argent, mais pour autrui, pour toi qui sais parler et persuader les foules » (Platon, 2011, 501a – 502b). Ce discours du sophiste Gorgias montre, avec éloquence, le langage comme l'art d'agir sur les autres pour les dominer. À ce titre, Gorgias considère que « l'art de bien parler » est le meilleur de tous les arts exercés par l'homme. De nos jours, la capacité qu'a un émetteur/locuteur de prendre de l'ascendance sur un récepteur/destinataire s'est accrue avec le langage du numérique. Platon trouve le prolongement de son discours chez Philippe Breton qui considère que la parole garde toute son importance dans la société contemporaine en affirmant que :

La parole est au cœur de notre vie sociale et professionnelle. L'une des grandes évolutions du monde moderne est sans doute cette place centrale occupée par la parole, par la prise de la parole qui nous permet de nous exprimer, d'argumenter, d'informer, et qui est devenue un de nos principaux outils pour agir sur les autres et sur le monde. (Ph. Breton, 2007, p. 5.)

Instrument central dans la vie publique, le langage est ainsi efficace entre les mains de l'homme dont il facilite l'accomplissement. Une telle conception se rencontre chez le linguiste français É. Benveniste (1976, p. 258) lorsqu'il affirme

que « le langage présente telle disposition qui le rend apte à servir d'instrument ; il se prête à transmettre ce que je lui confie, un ordre, une question, une annonce et provoque chez l'interlocuteur un comportement chaque fois adéquat ». Un tel effet du langage sur les hommes se montre davantage perceptible à lire le philosophe analytique et logicien anglais J. L. Austin (1970, p. 41) : « L'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action (ou une partie de cette exécution) qu'on ne saurait, répétons-le, décrire tout bonnement comme étant l'acte de dire quelque chose (...) Je donne et lègue ma montre à mon frère/comme on peut lire dans un testament ».

De même, quand je dis : vas ou viens, je n'attends pas une réaction verbale, mais un mouvement, une action. Dans la promesse, par exemple, dire : "je promets", signifie s'engager à faire ce que je dis. Un performatif est remarquable, nous dit P. Ricœur (1986, p. 57), « en ceci que le simple fait de [l'énoncer] équivaut à accomplir cela même qui est énoncé ». Le langage permet ainsi d'agir sur le destinataire pour obtenir de lui des résultats motivés. C'est un moyen d'action. Il met en mouvement les hommes qui mettent en marche le processus de la construction ou de la destruction des hommes et de leur environnement. « Bâissez Ici », « Vous êtes nommés ... », « Tirez », « Larguez la bombe », « Feu », etc. L'espace et les liens sociaux sont impactés par une métaphore du langage numérique.

Il faut comprendre à ce stade de la réflexion que les études consacrées à l'importance du langage sont denses et de multiples facettes au point où W. Benjamin (1979, p. 43.) réclame sa « place très particulière de philosophie du langage » dans une lettre adressée à M. Rychner et à M. Robert (2002, p. 75.) de préciser que « Le champ de la philosophie du langage n'est pas nettement circonscrit » puisqu' « il fluctue d'un auteur à l'autre ». Cette préoccupation aussi importante nous permet de saisir l'intérêt que l'on accorde au langage au sein de notre cité. La lecture biblique que W. Benjamin fait à partir de l'origine divine du langage laisse entrevoir que cet élément culturel participe au bonheur des hommes puisqu'il peut les libérer dans certaines circonstances de la vie. Nous disons généralement que la parole libère l'homme ; c'est bien là le sens de sa nécessité pour l'expression de nos pensées en vue de participer à la construction d'un monde meilleur où personne ne porte verbalement atteinte à l'autre.

Aussi, voudrions-nous insister sur un fait majeur qui pourrait attirer l'attention de plus d'un. Il s'agit du lien sacré que W. Benjamin (2000, p. 153-154.) établit entre le langage et Dieu. Pour lui, le premier étant tributaire du second, il est bien évident qu'en se référant au créateur qui est d'une bonté incommensurable, l'homme arrive à faire un bon usage de la parole. Cette idée apparaît clairement dans ces lignes : « Ainsi le langage est ce qui est créé, ce qui achève, il est verbe et nom. En Dieu le nom est créateur parce qu'il est verbe, et le verbe de Dieu est savoir parce qu'il est nom ». Évoquer le mot savoir dans cette idée, revient à dire que l'on doit tenir compte de Dieu en tant que créateur qui nous gouverne et qui, souhaite le bonheur des humains. En référence à l'actualité sur les réseaux sociaux numériques, nous comprenons aisément que le langage a évolué. Du coup, l'espace et les liens sociaux sont impactés par une métaphore du langage numérique.

3. Les implications de la civilisation du numérique sur le langage

Déjà, dans les préoccupations philosophiques de Leibniz (1677, p. 44), on voyait le « projet d'une langue ou écriture nouvelle qui se pourrait apprendre en une

semaine ou deux, qu'on ne saurait quasi oublier et qu'on pourrait même retrouver l'ayant oubliée ». Il s'agit, pour lui, de penser une langue universelle et parfaite dans la mesure où elle serait à la fois totalement artificielle et commune à tous les hommes. En tant que langage de la raison, il est fait de créativité, car tout homme connaissant une langue a la possibilité de la comprendre et de produire des phrases.

Leibniz posait déjà les bases du langage du numérique qui est celui du monde actuel en globalisation. Comme le souligne Y. Leroux (2010, p. 78) : « Internet impose de réfléchir sur ce que nous appelions jusque-là sans trop y penser la réalité ». Cet appel à la réflexion est véritablement philosophique et doit être entendu comme tel. C'est sans doute pour cela que plusieurs observateurs du monde de la pensée à l'image de C. Porlier et al (2016, p. 2.) précisent dans la note introductive de leur article scientifique que le numérique touche à tous les domaines de l'activité humaine en ces termes :

Parler aujourd'hui de numérisation de la société semble tomber sous l'évidence, le numérique a envahi nos vies, notre intimité, nos espaces professionnels, nos modes de communication, de création, d'expression, il est au cœur du traitement de quantités de plus en plus importantes d'informations, collectées, analysées, il interroge nos fondamentaux sociaux, notre rapport à l'identité, notre liberté d'être dans des espaces virtuels que seules les machines et les algorithmes semblent en mesure d'interpréter, pour le meilleur et le pire. L'ensemble des secteurs économiques est impacté, imposant une mutation qui bouleverse les organisations les plus installées, dans un paysage où la prévisibilité et les cycles de vie sont littéralement catapultés par des modèles économiques émergents exploitant les possibilités gigantesques de l'information numérisée et communicante. Le secteur de l'enseignement supérieur n'est pas épargné par cette déferlante numérique, les universités et établissements d'enseignement supérieur, qui dans la suite de ce document et pour des raisons de facilité seront associés sous le terme d'universités, ont depuis de nombreuses années intégrées les technologies pour soutenir leurs activités d'enseignement et de recherche, comme leur administration. L'utilisation de la messagerie électronique, des services numériques de gestion, des agendas partagés, des outils bureautiques, des documents collaboratifs, des logiciels spécialisés pour la recherche, des bureaux virtuels, de la web-conférence ou de la visioconférence sont aujourd'hui très largement répandus, à tel point qu'un problème d'accès à la connexion réseau n'est aujourd'hui plus acceptable et accepté par les usagers, à l'instar de la distribution électrique ou de la distribution de l'eau.

Ce passage est la parfaite illustration de ce qu'on pourrait considérer comme une prédiction de la part de Leibniz. Aucun domaine, de nos jours, n'échappe au numérique. Il apparaît, pour ainsi dire, comme un outil incontournable dans le quotidien des hommes. Il représente désormais un élément culturel à l'échelle planétaire.

Le virtuel est en train de reconfigurer l'homme, il le modifie, le trans-forme et change sa perception du temps, de l'espace et des liens sociaux. Ce nouvel ordre fait apparaître des manières inédites d'être, de penser, d'agir, d'accéder à l'information, d'organiser les savoirs, de participer au débat public, de gérer l'intimité, etc. Nous sommes à l'ère de ce que S. Bauman (2016, p. 32) appelle « la société liquide », caractérisée par la fragilité des liens, où l'homme peut se connecter et se déconnecter, où tout va vite. C'est une société où l'unique référence est l'individu intégré par son acte de consommation.

Dès lors, le langage se métamorphose, il se liquéfie et devient plastique. Il subit des dispersions et des distorsions structurelles majeures avec le relâchement du sur-moi linguistique ; on écrit comme on parle avec la phonétisation de l'écriture et l'entrée du langage argotique dans le registre de l'expression orale et écrite. C'est aussi le règne des néologismes de tout genre : *Buzz*, *Hashtag*, *Sticker*, *Emoji*, *Sms*, *Tof*, *Twitter*, *Facebook*, *Instagram*, *Telegram*, *WhatsApp*, *Tik Tok*, etc. Des logiciels qui réfléchissent à la place des hommes, devinent ce que le sujet intuitionne et lui donnent des directives de pensées sous forme de suggestion de mots et expressions sensés. « Ce qui fait de la révolution numérique non seulement une révolution technologique dans les objets, mais surtout, une révolution ontologique dans les sujets » (S. Vial, 2012, p. 284). Voilà qui renouvelle la question philosophique de l'être en débat depuis les Grecs qui avaient réussi à le substantiver. Internet pousse l'homme à l'infinité de l'étendue de l'eau, des mers, des océans pour le condamner à la condition de nageur comme le faisait Héraclite l'obscur. Et plus que le fleuve héraclitéen, aux contours bien définis, Internet est indifférent à avoir des frontières.

Avec le foisonnement des réseaux sociaux, la parole ne se donne plus dans une alternance contrôlée, mais se prend spontanément par celui qui veut l'exercer. Ainsi, tout le monde parle pour tout dire de tout à la fois et partout en même temps. On pourrait parler d'une inflation de la parole qui devient exhibition. La systématisation rythmée de cette incontinence verbale se trouve sous le titre *Bouche B* de « Génération sacrifiée » du groupe zouglo *Les Salopards* (www.m.youtube.com, 1995) qui affirme que le ventre de l'homme « n'est pas une valise ». Dès lors, l'exigence de la parole mesurée et du silence sensé que prescrit la connaissance contenue des sages n'a plus de sens. Mais, le problème majeur qu'on rencontre avec les tenants de la parole spontanée, quand ils veulent réfléchir, tient à leur impatience. Dès qu'ils se mettent à penser, ils tendent à se satisfaire du peu qu'ils font. Pressés qu'ils sont de faire le *Buzz*, ils ne s'accordent pas le temps de bien se laisser habiter par le sens de ce qu'ils veulent dire. Ils ont à dire et ils disent dans la mise entre parenthèses de toute diplomatie langagière.

À ce type de comportement langagier, manque ce que Goethe, rapporte Adorno, appelle le tact qu'il présente comme « la seule issue permettant de sauvegarder les relations entre les hommes aliénés » (T. Adorno, 1980, p. 32). L'approche de Goethe repose sur l'idée fondamentale que l'humanité résiderait en une certaine retenue, car un langage à l'ouverture incontrôlée expose l'homme au contrôle du non-sens ou du vertige de ce qui n'est pas limité. Ainsi, ceux qu'il convient d'appeler « les résidents de la toile » réagissent au tact avec hostilité. Ils créent une forme de politesse dont ne veut pas la politesse classique. Avec eux, celui qui se montre poli d'ordinaire « risque de passer pour impoli, car il use de la politesse comme d'un privilège périmé ». (T. Adorno, 1980, p. 34). Périmée, la politesse n'est plus une denrée comestible, car devenue toxique et juste bonne pour la poubelle des convenances.

Derrière le souci de clarification qui semble se lire dans l'apparente transparence de la parole des réseaux sociaux, où plus rien n'est laissé dans le tabou, c'est la brutalité pure qui s'annonce. On parle de façon directe, sans détours ni hésitations, en jetant à la figure d'autrui ce qu'on a à lui dire sans y réfléchir pertinemment. Les hommes ont suffisamment désappris à respecter l'humain dans l'homme. Toute conformité au principe de politesse a quelque chose d'insensé qu'on

ne comprend pas. Quoi respecter dans qui ? Et s'amoncellent, chaque jour davantage, autant de symptômes parmi d'autres qui attestent d'une détérioration des civilités et des contacts. (T. Adorno, 1980, p. 38). Ainsi, au lieu d'ôter son chapeau, de marquer la gémflexion révérencieuse à l'égard des hommes éminents, on se salue avec l'indifférence familière d'un *hello* ! impersonnel et anonyme.

Avec cette nouvelle manière pour la parole de se tenir, dont le point culminant est incarné par la toile, les mots rêvent certainement de dire autre chose ou aspirent à dire autrement. C'est certainement pour comprendre cette attitude que P. Mathias (2009, p. 1.) avance les propos suivants : « Dès 1997, les travaux du philosophe visent à interroger l'internet comme instrument de communication ». La philosophie épouse l'esprit du langage du numérique, qui est un langage émancipé et sans frontières. Mais, un tel langage du tout dire affranchi de toute limite n'expose-t-il pas l'homme aux calamités comme semblent le suggérer les paroles figuratives des Senoufos et des Chinois dont une forme de systématisation se rencontre dans le *Kaydara* d'Amadou Hampâté Bâ ? Tout dire est-il finalement un bon dire ? Doit-on tout dire de tout indifféremment du temps, de l'espace, de la qualité des auditeurs, etc. ? Toute parole est-elle vraiment parole comme l'indique le texte du *Kasa Bya Kasa* dans une ambiguïté qui dit pour dédire dans une contradiction se donnant comme sens ?

La problématique que nous affrontons ici est celle de l'équilibre à réaliser entre la connaissance contenue, frappée du sceau de la sacralité du secret, et les savoirs de la communication ouverte avec l'internet, dans le cadre de l'organisation sociale des hommes. La question de fond est de savoir si un homme vraiment sensé est véritablement censé tout dire de tout. Autrement dit, tout ce que l'on sait doit-il être indifféremment dit et su de tout le monde ?

Dans une telle perception, le *Kaydara* de Hampâté Bâ, dans ses textes savants, ne dit-il pas, de manière fort utile, que si savoir observer est une vertu, savoir se taire préserve de bien des calamités ? Finalement, le savoir dire n'est-il pas un savoir se taire ? L'art de parler n'est-il pas *L'Art de se taire*, comme le recommande l'Abbé Dinouart ? Ne comprend-on pas avec Schopenhauer que *L'art d'être heureux* est un art de savoir dire et savoir être ce qu'on sait ?

Conclusion

Le langage est une donnée indépassable dans la vie des hommes. Il est ce par quoi ils construisent leur monde et se donnent un sens dans le monde. Il a ceci de fascinant de pouvoir être à la fois un objet de confiance, en tant qu'il renseigne sur tout être, et de susciter de la méfiance en posant ses possibilités comme une menace. Son statut est celui que les Anciens Grecs reconnaissaient à l'arc dont le nom définit la vie.

Ainsi, Héraclite (2002, p. 97) l'obscur disait : « Le nom de l'arc est vie, mais son œuvre est la mort ». L'arc est ainsi appelé en raison de ce qu'il fournit à l'homme ce que les classiques appellent « sa viande » qui n'est autre que les moyens de subsistance. Il s'agit de choses nécessaires à l'entretien de la vie, ce qui permet à l'homme d'assurer son existence. La nécessaire recherche ininterrompue de cette viande a fini par faire de la vie une bataille dans laquelle, comme en rendent compte ces lignes de L. Althusser (1976, p. 46), « les mots sont aussi des armes, des explosifs ou des calmants et des poisons ». C'est une lutte féroce : mots contre mots,

concepts contre concepts, arguments contre arguments. L. Althusser (*Idem*) atteste même que « certains mots luttent entre eux comme des ennemis » mortels. Ce qui reste à faire à l'ère du numérique, est de préconiser la philosophie de la connaissance contenue. La connaissance contenue se laisse percevoir comme un type de connaissance qui sait se tenir dans les limites bien définies d'un soi, qui se contrôle à l'intérieur de soi pour éviter de s'épandre, sans limitation aucune, vers l'extérieur où, peut-être, séjournent les mauvais esprits.

Références bibliographiques

- ADORNO Theodor, 1980, *Minima Moralia. Réflexion sur la vie mutilée*, trad. Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Paris, Éditions Payot.
- ALTHUSSER Louis, 1976, *Philosophie comme arme de la révolution, position*, Paris, éd Sociales.
- AUSTIN John Langshaw, 1970, *Quand dire, c'est faire*, traduit par G. Lanne, Paris, Seuil.
- BAUMAN Zygmunt, 2016, *La vie liquide*, traduction française de Christophe Rosson, Paris, Fayard/Pluriel.
- BENJAMIN Walter, 1979, *Correspondance 2*, Trad. de Guy Petidemange, Paris, Aubier Montaigne.
- BENJAMIN Walter, 2000, « Sur le langage en général et sur le langage humain », *Œuvres I*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE Émile, 1976, *Problème de linguistique générale*, Gallimard, Paris.
- BRETON Philippe, 2007, *Éloge de la parole*, Paris, La Découverte.
- DESCARTES René, 1646, « Lettre au Marquis de New Castel », 23 novembre, *Lettres*, Textes choisis par M. Alexandre.
- FRACCHIOLLA Béatrice, 2006, « Les Métamorphoses du Langage », in Martine Abdallah-Preteceille. *Les métamorphoses de l'identité*, Anthropos, fhalshs-02505432f.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 2012, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégée*, traduction de Bourgeois, Paris, Vrin.
- HÉRACLITE, 2002, *Fragments*, traduction et présentation par Jean-François Pradeau, Paris, Flammarion.
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1677, « Lettre à Jean-Frédéric », *Œuvres Choisies*, Paris, Garnier.
- Les Salopards, 1995, “ Bouche B”, in <https://m.youtube.com/watch?v=ICqInELIjNO>.
- MOHAMMED Al Khatib, 2019, « Idéologie et métamorphose de la langue », in <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal/vol1/iss1/4>.
- Paul MATHIAS, 2009, *Qu'est-ce que l'internet ?* Paris, Vrin.
- PLATON, 2011, « Gorgias », *Œuvres Complètes*, sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion.
- PLATON, 2011, « Cratyle », *Œuvres Complètes*, traduit par Léon Robin, Paris, Gallimard.
- PORLIER Christophe, SÉBASTIEN Véronique, TANG-TAYE Jean-Pierre, 2016, « À l'ère du numérique, impacts des représentations sur la dynamique du changement organisationnel », in <https://obsun.univ-reunion.fr>.
- RICŒUR Paul, 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil.

ROBERT Martin, 2002, *Comprendre la linguistique*, Paris, PUF.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2013, *Essai sur l'origine des langues*, Paris, Éditions Larousse.

TOURNIER Michel, 1967, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard.

VIAL Stéphane, 2012, « La structure de la révolution numérique. Philosophie de la technologie », Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Michela Marzano, Université Paris Descartes.